Élevage général, il n'a point suivi un système invariable. La première année qu'il élève, tandis que des défauts variés peuvent être assez aisément trouvés parmi ses divers poulets il rencontrera probablement quelque défaut particulièrement général. Les pattes peuvent manquer de plumes, ou bien la poitrine n'est pas claire, etc.—Supposons qu'il s'agisse du défaut de plumes aux pattes. Pour corriger cela, la saison suivante, il achètera ou choisira parmi ses propres volailles, un oiseau qui en est bien fourni. Cette fois il obtiendra des plumes abondantes aux pattes, mais si l'ombrage était bon précédemment, il ne l'est vraisemblablement plus à présent. La saison suivante il choisit un oiseau avec un beau plumage foncé, mais dont la poitrine est mouchetée, et le plumage bien lisse, et il trouve son ombrage amélioré, quoique pas autant qu'il l'avait espéré, mais probablement ses cochets auront la poitrine claire, et dix fois contre une, le défaut aux pattes aura disparu. Je crois alors que ce qui lui manque, c'est un beau coq avec une poitrine d'un noir de jais, et il s'en procure un approprié, quand beaucoup de ses poulets sont magnifiques de couleur; mais peut-être le pire avait-il une crête grossière, défaut qui a été transmis aux produits, et très-probablement, l'ombrage de presque tous les poulets est tout à fait sombre et embrouillé, ou bien la poitrine est presque blanche. Je pense que c'est là une description assez fidèle de la plupart des élevages. Un tel système échoue devant la production de l'uniformité, simplement parce que l'amélioration d'un caractère n'est pas suivie assez longtemps ni avec assez de persistance pour la fixer. Chaque fois que l'on tente de corriger un défaut, un pas est réellement fait vers son extirpation, qui serait atteinte si les efforts étaient continués; mais il est véritablement peu gagné la première ou les deux premières années, et en laissant échapper un anneau de la chaîne de succession, on perd tout ce qui avait été gagné."

Nous croyons que beaucoup de nos lecteurs pourront reconnaître l'exactitude de cette description que nous avons tracée d'après notre expérience personnelle. Quelques-uns ne vont jamais au delà, dégoûtés de l'élevage avant d'avoir appris que les meilleures choses sont possibles, et comment elles doivent être faites pour être achevées, mais d'année en année, le nombre de ceux qui acquièrent les connaissances et l'expérience voulues va en augmentant comme le prouvent les améliorations dans la qualité moyenne des spécimens que l'on rencontre dans nos expositions. Cette incertitude n'est donc pas insurmontable. Elle peut être vaincue et si le simple effort pour la surmonter procure tant d'attrait et de récréation à des milliers de nos lecteurs, nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'agrément que le succès doit présenter.

Après avoir donné les considérations qui précèdent, nous nous proposons d'établir quelques principes d'après notre expérience qui doivent actuellement guider l'amateur.

Fanciers Gazette.

**Il coûte cher de bien nourrir,
mais il coûte plus cher encore de mal nourrir.**

DIALOGUE

Entre Mr. Lalumjere, cultivateur, et Mr. le Curé de sa paroisse.

Mr. le Curé.—Oui, mon cher Mr. Lalumière, c'est exactement comme je vous le dis : *Il coûte cher assurément de bien nourrir son bétail, mais il coûte bien plus cher encore de le mal nourrir.*

Mr. Lalumière.—Nous sommes tellement habitués à recevoir la vérité de votre bouche, monsieur le Curé, que je serais vraiment peiné de différer d'opinion avec vous pour la première fois de ma vie. Cependant je dois vous avouer en toute sincérité, que lorsque vous touchez au chapitre des vaches, je sens singulièrement ma confiance

faiblir. J'espère que vous ne m'en garderez pas rancune et que, lorsqu'aux approches de Noël, j'irai vous trouver pour mettre ordre à mes comptes avec le Seigneur d'en haut, vous vous montrerez accommodant comme par le passé.

Mr. le Curé.—D'autant plus accommodant, monsieur Lalumière, que d'ici à Noël vous serez complètement tombé d'accord avec moi sur le point qui nous divise. J'ai même la confiance que nous ne nous quitterons pas aujourd'hui sans que j'aie considérablement modifié vos idées sur l'importante question de l'alimentation du bétail.

Mr. Lalumière.—La tâche est dure, monsieur le Curé, la tâche est dure. Comment, en effet, pourrais-je faire accorder votre théorie avec les faits que j'observe chaque jour dans mes étables? Mon bétail me ruine, c'est vraiment le cas, et depuis trois ans que je vends une partie de mon foin en nature, je trouve beaucoup plus profitable d'en disposer ainsi que de le faire consommer par mes animaux; aussi, l'an prochain, je me propose de conduire toute ma récolte au marché.

Mr. le Curé.—Mauvais calcul, monsieur Lalumière, mauvais calcul si jamais il en fut. Laissez-moi vous le dire, c'est une spéculation ruineuse que vous entreprenez là. Vous mettez en réalité un écu dans votre bourse, mais il s'en perd deux autres par une voie que vous n'apercevez pas pour le moment, mais que vous découvrirez dans la suite, alors qu'il sera trop tard; et alors plus grande et plus amère sera votre déception. Mais revenons-en à notre sujet, et voyons combien est erroné le calcul qui vous porte à user de tant de parcimonie dans la nourriture de votre bétail. Je vois, à l'attention que vous me prêtez, qu'il me sera facile de vous convaincre.

Mr. Lalumière.—Pour ça, monsieur le Curé, je suis tout yeux et tout oreilles. Mais encore une fois, je vous avertis que je ne vois ni n'entends clair dans votre singulière théorie.

Mr. le Curé.—Vous y verrez et entendrez parfaitement clair avant peu et vous trouverez ma théorie raisonnable. Mais d'abord permettez-moi une question. Vous avez, n'est-il pas vrai, dans vos étables, trois boeufs de bonne race, au même âge et, à très-peu de chose près, du même poil?

Mr. Lalumière.—C'est ça, monsieur le Curé; ils pèsent environ 1000 livres chacun, me coûtent gros et n'ont pas l'air de vouloir me rapporter grand-chose.

Mr. le Curé.—C'est moins leur faute que la vôtre, veuillez m'en croire, mon cher monsieur Lalumière. Mais je continue ma question: Je suppose qu'à l'un de ces boeufs vous donniez 15 livres de bon foin par jour; au deuxième 30 livres; au troisième 45 livres; croyez-vous que ces trois animaux vont augmenter de poids en proportion de la nourriture qu'ils reçoivent, en d'autres termes, que si le premier boeuf augmente d'une demi-livre par jour, l'accroissement de poids sera d'une livre pour le second et d'une livre et demie pour le troisième?

Mr. Lalumière.—Mais ça me paraît tout naturel, monsieur le Curé, puisque le second boeuf mange deux fois autant que le premier, et le troisième trois fois autant.

Mr. le Curé.—C'est là ce qui vous trompe, monsieur Lalumière; votre premier boeuf n'augmentera pas du tout en poids; votre second gagnera à peu près trois quarts de livre par jour et votre troisième gagnera une livre et demie dans le même temps!

Mr. Lalumière.—Pour le coup, monsieur le Curé, je n'y comprends plus rien du tout, sinon que vous voulez rire de moi. Si j'ai bonne mémoire, ne vous ai-je pas entendu dire tantôt que, dans une étable bien tenue, avec des animaux de bonne race, l'accroissement de poids vif était en moyenne de 5 livres par jour pour chaque quintal de foin consommé? Des lors mes animaux devraient augmenter dans la proportion de la nourriture qu'ils reçoivent.

Mr. le Curé.—J'ai dit, en effet, que dans de telles conditions, l'accroissement moyen est de 5 livres, poids vif, pour chaque cent livres de bon foin consommé, mais consommé en *ration ductive*.

Mr. Lalumière.—Je vous avoue, monsieur le Curé, que je ne comprends pas davantage.

Mr. le Curé.—Eh! bien, vous saurez que, pour vivre, un animal a généralement besoin d'un poids de nourriture évalué, en bon foin de prairie, à un et demi pour cent de son propre poids. Cette masse d'aliments, que l'on désigne sous le nom de *ration d'entretien*, no produit d'autre effet que celui d'entretenir la vie de l'animal. Elle répare les pertes occasionnées continuellement par le fonctionnement des divers organes. Ce n'est que ce que l'on donne en plus de la ration d'entretien qui se transforme en un produit utilisable, en travail chez le cheval, le boeuf, l'âne; en viande et en graisse chez l'animal à l'engrais, en lait chez la vache, la jument; en laine chez la brebis, etc. Cette portion productive de la nourriture donnée à un animal reçoit le nom de *ration de production*, et plus la *ration de production* est élevée par rapport à la *ration d'entretien*, plus aussi sont élevés les bénéfices que l'on retire de l'animal à qui on la donne.

Ainsi, mon cher monsieur Lalumière, dans le cas qui nous occupe, le premier de vos boeufs ne recevant, avec ses quinze livres de foin, que juste sa ration d'entretien, ne produirait rien du tout, si ce n'est